

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Mourir de la hanche

Sylvain Trudel

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31604ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, S. (1993). Mourir de la hanche. *Liberté*, 35(6), 115–135.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SYLVAIN TRUDEL

MOURIR DE LA HANCHE

*Les papillons déteignent
dans les ruisseaux,
mais les ruisseaux,
au loin,
meurent de n'être pas bus,
et l'intérieur
des anciens buveurs
perd ses couleurs...
Cela vaut-il la peine
que les chenilles détruisent l'été
et dévorent
les feuilles du ciel
si personne n'a soif ?*

— Sylvie B., 13 ans

Il y a des gens qui préfèrent mourir du cœur. C'est plus noble. Lorsque l'éclair les frappe, les soirs de drame, ils se prennent la poitrine à pleines mains et la souffrance leur déforme le visage. Il faut les croire ; on appelle ça le théâtre de la vie et ce n'est pas de la frime.

*Et ils meurent
au milieu des leurs
en pleurs.*

Moi, je suis encore vert, je n'ai pas le panache des grands cardiaques et je vais me contenter de mourir de la hanche, bêtement, comme n'importe quel enfant cancéreux. Et c'est pour bientôt. Personne ne me l'a dit officiellement, mais je devine le sort qui m'attend, je ne suis pas un idiot : depuis quelque temps, je reçois des cadeaux inexplicables, des bidules de luxe dont je n'ai même pas rêvé ; je pense que c'est *un signe des temps*, comme on dit quand on croit aux horoscopes et aux liseurs de thé. Même que des oncles et des tantes m'ont visité, et pourtant ce n'est pas encore Noël, et je ne suis pas le petit Jésus ; mon prépuce est bien à sa place, j'ai vérifié. Aujourd'hui, c'est seulement le mois d'août, le mois des bleuets, des foin et des étoiles filantes. Dehors il pleut et ça ne correspond à rien ; les gens sont tellement déboussolés qu'ils sont certainement sincères, et ça me fout des boules dans la gorge de les voir passer ma porte.

*La tristesse est assise
au pied de mon lit,
elle fait semblant de lire
un journal
qui parle
d'un feu dans une église.*

Après la mort, n'est-ce pas comme avant la vie : noir, vide et silencieux ? N'est-ce pas comme au milieu d'un tronc d'arbre foudroyé ? Le néant ne peut pas faire plus mal que la vie de tous les jours et je n'ai pas peur. Et je ne crie pas au scandale comme les petits pleurnicheurs de mes fesses qui ne savent pas se tenir debout ; il faut encaisser et fermer sa gueule. La vie mange ses enfants, oui, et alors ? Dans les laboratoires, des trafiquants fous pilent bien des fœtus pour en faire des shampoings contre la calvitie, et des parfums de rut que les

femmes se vaporisent entre les seins... Et des tas de pays minables ont bien retourné leurs fusils contre leur jeunesse... Et mes aïeux ont bien largué des bombes au milieu des jardins d'enfants... Le pire, c'est que nous pouvons tout recommencer demain matin si ça nous chante, si nous en recevons l'ordre. Les seigneurs de la guerre n'ont qu'à nous parler des bons et des méchants. Oui, la vie dévore ses enfants, et puis ? Qui va se lever, demain matin, pour dire que ça suffit ?

*Les forceps
ont laissé des paillettes
sur tes tempes de petit dieu :
tu es beau
comme un ange de carnaval
qui n'a jamais vécu.
Ton moïse t'emporte
sur le fleuve du monde,
vers les terres
des enterrés vifs.
Quand tes vagissements cessent,
où donc va ta colère ?
Je me demande
si tu vivras
jusqu'à vingt ans.*

Dans les couloirs des hôpitaux, les gens marchent sur des œufs parce qu'ils portent la mort en eux-mêmes ; ils jouent les naïfs, les vierges offensées, mais ils connaissent les atrocités dont ils sont capables. Mais devant un neveu, un fils, un jeune frère condamné, ils sont différents, ils sont plus petits que nature ; on les dirait remplis de honte, humiliés. Devant moi, les gens sont comme je ne les ai jamais connus, je les vois sous un nouveau jour ; convaincus que je suis une victime innocente, ils prennent leur air coupable des lendemains de

péché. Lorsque j'ouvre la bouche, ils boivent mes paroles ; ils ont absolument besoin de lancer la petite chaudière au fond de mon puits. Je les regarde m'écouter et je pense : « Faut pas que je dise des âneries. » Mais je les comprends : chacune de mes paroles pourrait bien être la dernière, celle dont mes parents et mes amis se souviendront toute leur vie durant. Je dois donc m'appliquer si je ne veux décevoir personne. Et j'ai de la pitié pour mes proches ; en prévision de leurs longues soirées d'hiver, je désire leur laisser des bons mots gras, dodus, avec beaucoup de viande autour de mes os. Je pense à toutes sortes de belles dernières paroles parce que la nature humaine a la mémoire courte. Les gens se souviennent surtout de la fin du spectacle : la sortie des morts, les ombres fuyantes derrière le rideau... Mais c'est difficile, pour un mourant, de prévoir l'instant précis où le courant sera coupé... Si je ne suis pas vigilant, je risque de dire une idiotie, ou une banalité, et ce serait foutu pour les dernières paroles légendaires. Je sais que ça n'a pas vraiment de sens de sacrifier mes derniers jours pour quelques malheureux mots, c'est comme mettre le corbillard devant les chevaux, mais je n'ai jamais eu de sens et ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer. J'aimerais être triste comme un enfant normal, mais je n'y arrive pas ; on dirait que je suis une roue à aube qui renverse les rivières.

À cause de moi, je le sais, des vies sont bouleversées. Ma mère a abandonné son travail et elle vient me voir tous les jours, avec ses sourires moulés dans de la cire de cierges mortuaires. Elle fait la gaie, la rieuse, mais je sens bien que le cœur n'y est pas. Je vois bien que ses yeux pleurent à la maison. Ils sont d'une couleur incon nue, cernés de nuit mauve et craquelés comme l'Afrique. Ma mère ne veut pas me perdre, et je ne veux pas perdre la vie, mais nous perdrons tout... Puis-je vraiment me battre, mains nues, contre ces montagnes qui égratignent

la lune ? Parfois, devant les visages défaits qui viennent me nourrir de regrets à la petite cuillère, je sens qu'il faudrait que je pleure, mais c'est moins fort que moi, tout se passe comme si de rien ne sera. C'est trop près, j'ai le groin écrasé contre la porte des morts et je ne vois pas que tout est fini.

J'en suis là, dans mon dernier retranchement, parce qu'une saloperie habite mon corps : un hamster court en rond dans sa roue, au cœur de mes entrailles. Le petit salaud me gruge les os, surtout ma hanche droite qui s'est amincie avec les années. La semaine dernière, des chirurgiens sont venus en moi pour me raboter les os. Ils ont dit que j'avais la hanche comme une feuille de papier ; si je mettais une bougie derrière, je verrais la lumière par transparence. Ma petite hanche n'est plus qu'une patte de palmipède, un mouchoir de poche... J'y peux rien et la médecine non plus. Depuis cette triste découverte, j'habite à l'hôpital et je dors dans ce lit de métal froid, près de cette chaise roulante qui m'attend, parquée le long du mur comme une limousine. Mais je m'en fous de mourir parce qu'à seize ans, j'ai déjà vécu le meilleur de moi-même, déjà je sens que j'avance moins bien qu'avant, ça commence à être le merdier. C'est cruel à dire, mais lorsque mon père me rend visite, ça m'encourage. Je me dis qu'au fond, je suis bien chanceux ; je meurs juste à temps, je n'aurai pas sa vie, il ne me léguera pas ses faiblesses d'homme. Parce que mon pauvre père court sans cesse comme une poule sans tête. Depuis son premier jour, il fonce sans regarder autour, je suis certain qu'il ne sait même pas qu'il y a des arbres et des prés pour pique-niquer. Je ne voudrais pas être lui. Il n'arrête jamais, mais il ne fait rien de ce que son cœur lui demande de tout cœur ; je déteste penser à ces choses tristes, mais je sais que les grands rêves de mon père prendront fin dans un tonnerre, à la suite d'un terrible

infarctus — lorsque je me colle l'oreille contre le sol, j'entends déjà la terre trembler.

Mon père est un homme loyal : il a toujours fait ce que d'autres voulaient qu'il fasse, mais le plus désespérant, c'est qu'il le fait mieux que quiconque, sinon il ne serait pas assis sur la même chaise depuis trente ans. Je ne sais pas, on dirait qu'il attend un miracle, la venue sur terre d'un archange de liberté, mais il ne s'aide pas ; il est souvent découragé. J'essaie d'imaginer la vie sans mon père et j'y arrive parfaitement bien. Je ferme les yeux, je me dis qu'il n'est plus là, puis j'ouvre les yeux et il n'est plus là. Je ne comprends pas pourquoi c'est si facile... Mon pauvre père si gentil, si fatigué, si démuni, au fond. Il mérite mieux. J'aurais envie de lui dire : « Papa, ne cherche plus, n'attends plus ; c'est moi, ton petit miracle, ton petit ange de liberté... » J'espère que ma petite mort l'ébranlera et le fera basculer du côté où les gens vivent un peu. C'est le moins que l'on puisse espérer d'une mort d'enfant.

*

Ici, nous sommes des petits poussins blottis au creux de l'aile chaude de l'hôpital. Je n'ai que des amis malades, mais ils ne mourront pas tous ; un petit quelque chose survivra après nous, des souvenirs sortiront de ces mouiroirs et vivront d'eux-mêmes, à l'air libre. Je les vois d'ici : ils seront vifs et chantants, petites perruches vertes et bleues encagées dans la tête de ces enfants miraculés qui parleront de nous, nous les perdus qui auront eu moins de chance. Libérés, ces oiseaux prendront le ciel ; les gens qui les verront passer au-dessus des toits, s'abreuver dans les flaques d'une cour d'école, se diront peut-être : « La vie est ridicule, c'est une petite boule de plumes dans les bourrasques, mais c'est tout ce que nous avons. »

Non, mes amis ne mourront pas tous. Je sais que Louis, le garçon de la chambre voisine, s'en sortira. Les chirurgiens lui ont brisé le thorax comme une pince de homard et ont repris le gros trou de balle de fusil qu'il avait dans le cœur. Avant l'opération, son sang sale souillait son sang propre qui revenait des poumons, et la pompe défectueuse renvoyait dans les artères le mélange empoisonné. Il souffrait presque de la maladie bleue. Mais maintenant, Louis est réparé ; on a érigé un petit mur dans son cœur, on l'a coupé en deux comme une poire et on y a créé des zones : une cité impériale pour le sang pur ; une maison à lanterne rouge pour le sang métissé. Pas de mélange, car le cœur est une monarchie. Bientôt, Louis quittera l'hôpital et ira parler de nous, les morts, et nous élirons domicile dans la tête des enfants peureux.

*Le feu prend dans ta chambre,
sous ton lit.
Il lèche le pelage des fauves
de la tapisserie
et court dans les rideaux
comme un troupeau d'antilopes.
Mais les avions de mousse
pendus aux ficelles
t'emmènent dans leurs flancs,
et tu n'as plus peur ;
dans l'œil d'un ouragan,
tout en bas,
sur le plancher de la terre,
tu vois une petite médaille de mer bleue :
ta bravoure.*

Hier, j'ai sauté dans ma limousine chromée et j'ai visité Louis. Il a détaché les boutons de son pyjama pour me montrer la couture rouge et boursouflée qui lui sabre

la poitrine, de la gorge au nombril. Je lui ai demandé s'il avait eu peur de claquer et il a répondu non.

« Faut pas s'en faire avec ça, qu'il m'a dit. Il n'y a que deux solutions : ou il y a quelque chose, ou il y a rien. S'il y a quelque chose, tant mieux, parce que j'ai jamais tué personne et ce sera le paradis. Et s'il y a rien, pfff ! je serai même pas là pour voir ça... »

J'ai souri. J'ai pensé que ces paroles seraient tout à fait indiquées en fin de vie, dans un dernier râlement, et je les ai gardées en mémoire.

S'il y a rien, je serai même pas là pour voir ça.

Louis est un beau blond ; les filles l'adorent, le sa-cripant. Quand il partira, ce sera une montagne de moins sur ma terre et je m'ennuierai de lui. J'aurai un grand trou par où le vent froid passera, mais heureusement je mourrai. Si j'avais pu choisir, j'aurais aimé être Louis dans la vie. Les filles l'aiment, il pourrait faire un pied de nez aux milliardaires laids, mais il a de la dignité. Et il est plus intelligent que moi ; un jour, il sera vieux et mourra du cœur, et beaucoup de gens pleureront sur sa tombe parce que ce sera une perte majeure, comme quand des livres brûlent, ou comme quand des baleines s'éteignent. J'aime dire à tout le monde que je suis son ami de toujours parce que ça me donne une importance que je n'ai pas.

*Les baleines s'éteignent,
mais leur huile
éclaire la nuit
et la chambre des enfants
qui lisent de beaux livres
racontant
le chant perdu
des baleines.*

La chambre de Louis sent la guérison et l'espoir, la mienne empesté la souffrance. Par la fenêtre, quand je me redresse dans mon lit, je peux voir le fleuve Saint-Laurent, et parfois, l'après-midi, nous jouons à être un navire à la dérive sur l'océan. Hier soir, nous étions cinq mousses à bord, mais ce matin nous ne sommes plus que quatre ; il manque Benoît, ce grand frisé qui était avec nous depuis quelques jours. Lors de son arrivée, il ne semblait pas trop malade, mais hier il a vomi son souper dans le corridor. Le pauvre courait dans tous les sens et le vomi jaillissait comme d'un pipe-line éventré. Les infirmières lui ont crié d'entrer dans une chambre, n'importe laquelle. Il est entré dans celle de la petite Sarah, la Roumaine que les Roumains ont balancée ici avec un certificat frauduleux qui niait les hépatites. Un copain m'a roulé jusqu'au bout du corridor et on a entendu Benoît à travers la porte de Sarah ; le pauvre garçon appelait sa mère en pleurant. Malheureusement, les choses se sont gâtées : cette nuit, Benoît est tombé à la mer, dans un coma de fosse océanique. S'il y reste trop longtemps, notre amitié pourrait en souffrir parce que je risque de partir avant lui et nous ne nous reverrions jamais plus.

Le soir de son arrivée, Benoît n'a pas dormi et nous avons parlé.

— Pourquoi t'es ici, toi ? qu'il m'a demandé tout bas.

— Moi, j'ai attrapé un cancer de la hanche. C'est têtue et imbécile comme un hamster. La nuit, les infirmières m'attachent au lit avec des sangles pour pas que je me brise en deux. Je suis tellement cassant que mon médecin m'appelle son petit garçon de porcelaine. Il est gentil, mon médecin. C'est un doux. Des hommes comme lui, on appelle ça des « oncologues », et moi ça me fait penser à du caramel mou.

— Est-ce que ça fait mal d'être mangé par en dedans ?

— Oui, mais je fais semblant que non. Je ravale tout... Tu comprends, on n'est plus des bébés, on ne peut plus régurgiter...

— Est-ce que c'est contagieux ?

— Non, n'aie pas peur, c'est très privé. C'est lié à la personnalité, c'est dans la moelle. De toute façon, tu es déjà malade, non ?

— Je ne sais pas si c'est une maladie, mais je pisse du sang.

— Est-ce que tu vas tout le pisser, jusqu'à mourir au bout de ta pisse ?

— Non, je mourrai pas, c'est impossible : ils ont dit à ma mère qu'il me fallait deux pyjamas.

Je n'ai rien dit, pour ne pas lui faire de la peine, mais j'avais déjà vu partir quelques amis pour le cimetière avec tout leur attirail : pyjamas, jouets, bandes dessinées, cadeaux, cartes de souhaits, walkman, crayons de couleur... Des vrais petits pharaons.

*Je rêvais d'être la Grande Pyramide,
invincible et éternel,
mais je suis un jardin de porcelaine
sous une pluie de météorites.*

Le lendemain, j'ai emmené Benoît dans la chambre de mon amie Sylvie pour jouer au jeu des meilleures dernières paroles. Personnellement, j'ai un faible pour cette fille, et même beaucoup plus : j'ai une douleur humaine. Je donnerais ma vie pour elle si j'en avais une. Souvent, j'imagine qu'elle aurait pu être ma femme, et ça me fait des trous dans le cœur, comme Louis, mais moi je ne mourrai pas assez vieux pour connaître la guérison et l'amour. Sylvie n'est pas *belle comme le jour*, mais mille fois plus belle que lui ; elle est tellement belle que

le petit jour ne lui arrive même pas à la cheville. Elle ressemble à une Indienne avec ses longs cheveux goudronnés, mais elle n'a que du jus de céleri dans les veines, ce qui n'est pas un gage de longévité. Elle dit que ses parents l'ont assassinée, avec la complicité de Jésus, et chaque fois qu'ils viennent ça provoque des crises d'hystérie et c'est triste à entendre.

Sylvie m'a dit : « Pour ma confirmation, mes parents m'ont offert une montre avec des chiffres et des aiguilles qui brillent dans la nuit, comme l'âme des sauvés, mais faut pas s'y fier : c'est de la lumière mortelle comme celle des bombes atomiques. J'ai porté la montre et les rayons radioactifs ont détruit le sang de mon poignet, et aujourd'hui ça c'est étendu partout et j'ai une leucémie. »

Sylvie allait peut-être vivre malgré tout, on ne pouvait pas dire encore, mais elle voulait jouer quand même à mon jeu des dernières paroles parce que mieux vaut prévenir. On faisait les fous, on parlait avec des mots de philosophes qui pensent tout savoir, mais qui n'ont même pas failli mourir un jour. On disait l'essence de la vie c'est ceci, l'essence de la vie c'est cela, et patati et patata, et on pouffait de rire. Puis on a fait une vraie compétition, avec un papier et un crayon : le premier Championnat mondial des dernières paroles. C'est Sylvie qui a gagné.

L'essence de la vie, c'est la vanille.

*

Lorsque j'ai vu Louis s'engouffrer dans l'ascenseur avec ses parents, c'est comme si un peu de chaleur venait de disparaître de ma vie. La lumière des néons brillait dans les yeux de mon ami comme un éclair figé. J'ai pensé : « Quand je mourrai, peut-être que ce sera tout

le monde, autour, qui s'évanouira dans la nuit, et moi qui resterai tout seul comme une petite étoile sans ciel... » J'ai roulé jusqu'à ma chambre. Durant l'après-midi, pour me désennuyer, j'ai fait de la fièvre.

*Je pense à mes mystères,
du mercure sous la langue.
Les sages et les fous ont-ils la même mort ?
Qui voulait-on que je devienne ?
Je voudrais m'envoler,
mais mes nuits sont des sangles.
Et si je croquais le thermomètre,
monterais-je au ciel ?*

J'aurais bien aimé continuer à écrire des poèmes cons, en faire un métier. J'aurais pu me gagner une petite vie et peut-être que Sylvie aurait accepté d'épouser un poète. Même un poète con, pourquoi pas ? Elle aurait pu m'apprendre à devenir intelligent ; j'aurais été meilleur poète et meilleur époux, et j'aurais enfin cessé d'écrire. Puis on aurait pu avoir des enfants pas trop cons, mais qui se seraient crus plus cons que ça, comme tous les enfants. Ils auraient écrit des poèmes à leur tour, pour se donner l'illusion d'être pas trop bêtes, puis ils auraient épousé quelqu'un de meilleur qu'eux qui leur aurait appris l'essentiel, des vérités sur eux-mêmes ou quelque chose du genre, et ils auraient cessé d'écrire grâce à l'amour. Et le serpent se serait mangé la queue. Le verbe, le silence, le verbe, le silence, le verbe, le silence... Les vies sont idiotes, elles ne savent que faire des boucles comme les comètes ou les yo-yo, mais on n'a encore rien trouvé de mieux. Je parle, je parle, et je ne rêve même plus. Suis-je désespéré ? Je crois que je suis seulement sincère, et ça ne pardonne pas.

Sylvie n'a que treize ans, mais déjà elle écrit des choses jolies. Je lui ai dit : « Tu pourrais devenir une

poétesse de Ségur. » Elle m'a donné un petit poème troublant sur le repos de l'esprit ; ça parle de la joie égoïste de mourir avant ceux qu'on aime, et je le garde sous mon oreiller. Épinglé sur le mur, près de mon lit, un autre poème de Sylvie parle des papillons qui déteignent dans les ruisseaux. Les infirmières le lisent, mais ne savent pas quoi me dire ; peut-être qu'elles ignorent, elles aussi, s'il vaut la peine de faire tant de saccage en l'honneur de la vie. Nous sommes peut-être plus nombreux que je ne le croyais.

Sylvie m'a dit : « J'ai un bon truc : je laisse courir mon cœur. »

Ce soir-là, avant de m'endormir, j'ai pensé très fort à Sylvie et aux grandes vérités qui, chaque jour, jaillissent des profondeurs et viennent battre contre les portes de sa bouche. C'est comme si le soleil m'avait parlé...

*Entre sa vie
et ses amours,
elle choisit de perdre
sa vie.*

*

C'est samedi. Dehors, il pleut de la sale pluie de novembre. Au ciel roulent des nuages gris bleu, broyeurs d'oiseaux et de feuilles mortes arrachés aux arbres engourdis ; le vent embaume la fin des temps et je frissonne. Depuis que je suis condamné, je réfléchis souvent au temps qui passe ou qui ne passe pas selon les heures du jour, ou selon les sentiments qui nous habitent. Face au temps cruel, seuls les saints sont égaux à eux-mêmes, mais les petits païens, comme moi, sont incertains et fragiles ; la vie nous brise et nous ne savons pas rester jeunes et croyants. Et j'ai remarqué une chose curieuse : c'est souvent la nuit, quand personne ne nous voit, que

l'on vieillit. Le jour, on accuse les coups, mais le soir on leur pardonne tout en échange d'un peu de bonne vieillesse grasse et nourrissante. Nous aimons croire que c'est la sagesse, mais je pense que ce sont des pots-de-vin. Ceux qui ont compris le fonctionnement de la vie font comme elle : ils distribuent des petits bonheurs là où il le faut, juste assez pour soudoyer, et ça met des bâtons dans la roue des révoltes, ça force les va-nu-pieds à lécher les gros sabots de la misère. La vie est injuste : il se trouvera toujours des gens pour souffrir parce que le bonheur coûte les yeux de la tête et il n'y en aura jamais assez pour tout le monde.

Ma seule chance aurait été d'être un saint homme, car les saints hommes sont forts comme la pierre des églises, mais j'ai toujours eu peur de la sainteté à cause de la perfection qui n'est pas de ce monde, et à cause des broches d'auréole qu'il faut se planter dans le cuir chevelu. Je laisse ce métier-là à d'autres qui sont meilleurs que moi...

Ce matin j'ai appelé Louis, mon petit saint Louis, et il se porte bien : son cœur bat les secondes, je l'ai entendu dans le téléphone. Louis m'a dit qu'il s'ennuie de moi et je lui ai répondu d'aller jouer au ballon dans la ruelle, que ça lui passerait. Faut savoir être rude, parfois, sinon on peut tomber très bas, jusque dans l'apitoiement, au pied de l'échelle des sentiments.

Benoît aussi va mieux. Il ne pisse plus de sang dans le coma et il est revenu dans notre chambre. Un médecin qui sait tout lui a dit que son nom, Benoît, vient du latin *beneit* qui est le participe passé du verbe « bénir ». Benoît en est tout fier ; il ne cesse de répéter qu'il est béni de Dieu et je songe à l'appeler saint Benoît. Je lui ai demandé : « As-tu bien réchauffé mon lit aux soins intensifs ? » Il a ri, mais un peu jaune. J'aime beaucoup Benoît, c'est un garçon sensible qui ne mérite pas de mourir. Un soir, je lui ai adressé une prière en secret :

je lui ai demandé de m'accorder la guérison, car lui seul en possède le secret. Si un jour je guéris, je promets de suivre mon ami comme un petit bénédictin.

Un matin, Benoît et moi avons bavardé de l'école, de nos amis qui s'instruisent sans nous et qui doivent être bien savants maintenant... J'ai dit :

— J'adorais la géographie ; les cratères de météorites, le fond des mers, les minéraux, les cheminées de fées... J'aurais bien aimé descendre dans des volcans...

— Moi, dit Benoît, si je guéris, je promets de devenir néphrologue... Je ferai du bien aux reins du monde entier.

Je ne sais pas pourquoi, mais les infirmières mettent le pipi doré de Benoît dans des fioles, sur le rebord de la fenêtre. Tout le monde rit de lui, mais il s'en fout parce qu'il ne mourra pas et il aura toute la vie pour oublier cette humiliation. Le matin, le soleil se lève dans la pisse de Benoît, à travers les flacons de verre, et ça nous fait, dans notre chambre, comme de la belle lumière de vitrail.

Sarah est toujours dans la même chambre ; elle est stable, ce qui est formidable vu son foie. Ses nouveaux parents juridiques veulent la retourner à l'expéditeur, en Roumanie, à cause d'un vice caché qui n'apparaît pas au contrat de la transaction. En attendant le verdict, ils reluquent la marchandise fraîche du marché aux enfants.

Je me suis fait un nouvel ami : il s'appelle Erik, avec un « k » mais sans accent, comme le Viking Erik le Rouge. Il a une malformation, un genre de nœud dans la trachée qui lui fait un cou de condor. À cause d'une glande qui grossit follement, il s'étouffe dans sa salive et dans ses morves de nuit. Hier, Erik et moi on a joué dans l'ascenseur et on a fait la tournée des étages. Erik m'a dit : « Je n'aime pas les néons ; c'est de la lumière froide comme de la lumière de lune. » Je n'avais jamais songé à ça. Au rez-de-chaussée, devant les machines à

Coke, on a bavardé avec une femme qui fait une grossesse utopique. Avant de me ramener à ma chambre, Erik m'a roulé jusqu'à la chapelle, dans l'aile des chroniques. On a beaucoup ri ; on a profané le tabernacle. On a volé des missels, des cierges et une poignée d'hosties. La nuit dernière, sous mes draps, j'ai croqué du Christ en lisant le premier épître de saint Paul aux Corinthiens. C'est écrit : « Enlevez le mauvais du milieu de vous. » Ça ressemble à des accusations et je me demande si tout n'est pas de ma faute. Je n'aime pas les épîtres. Je n'aime pas saint Paul. Je n'aime pas la Bible ; il y a trop de magie dans la Bible. J'aurais peut-être suivi le Christ s'il ne m'avait pas soufflé au visage cette poudre de perlimpinpin qu'on appelle « miracle » et qui m'humilie tant. Car si le miracle est possible, pourquoi pas toujours le miracle, rien que le miracle ? Pourquoi pas ma guérison ? Et pourquoi pas la vie éternelle sur la terre plutôt qu'au ciel ? Je l'aimais bien, moi, la terre. Le Ciel devra revêtir ses plus beaux atours s'il veut me faire oublier ma petite terre. J'ai songé aux infinis champs de blé qu'il a fallu faucher pour confectionner toutes les hosties avalées depuis que les communiant sillonnent l'univers, et je me suis dit : « Il suffit de répéter un geste pour qu'il perde tout son sens. » C'est pareil avec les mots. J'ai répété mon nom dans ma tête : « Phi-lip-pe, Phi-lip-pe, Phi-lip-pe, Phi-lip-pe... » Après dix fois, je n'avais plus aucun sens.

Le soir, j'ai raconté ma journée à Benoît qui n'a pas aimé la manière dont je lui ai parlé de la Bible.

« Ma mère dit qu'il ne faut pas séparer les mots de la Bible, dit Benoît. Il faut les lire en groupe. Il faut voir l'ensemble parce que c'est ce qui a un sens ; c'est comme une peinture. C'est comme quand Jésus guérit l'aveugle. Il ne faut pas croire que l'aveugle retrouve vraiment la vue. Je veux dire que l'aveugle ne voit pas le vrai soleil du vrai ciel, ce serait trop enfantin. Il reste aveugle au

monde des objets, mais Jésus le remplit d'une lumière nouvelle qui l'empêchera à jamais de se perdre dans la nuit de son cœur. L'aveugle qui voit, ça ne veut pas dire bêtement "l'aveugle qui voit", ça veut dire "l'aveugle qui croit". C'est comme quand Jésus guérit le paralytique. Le paralytique ne se lève pas vraiment, ce serait trop stupide, trop cruel pour les handicapés qui lisent la Bible, mais Jésus lui rend la dignité. La foi fait grandir le paralytique à la hauteur des autres hommes, et c'est ça qui est le miracle. La preuve que je dis vrai, c'est que ma mère a une amie paraplégique, et cette femme n'a jamais demandé d'avoir de nouvelles jambes parce qu'elle croit en Dieu dignement et ça lui suffit pour aimer la vie... »

Benoît a fait une pause, puis il m'a dit quelque chose de pas simple. Il a dit : « La beauté de la Bible, c'est qu'elle est remplie d'allégories... » Étant donné que je ne connais que les chars allégoriques, je n'ai pas compris le sens de cette phrase... Si c'était venu de n'importe qui de dix-sept ans, j'aurais dit : « Il est trop jeune pour parler comme ça, il répète les mots de sa mère... » Mais comme ça venait de mon petit saint Benoît que j'estime, ça devait être des idées de grande qualité. Je me suis promis d'y réfléchir à fond et d'essayer de comprendre.

Le lendemain, j'ai présenté Erik à Sylvie qui ne ressemble plus à une Indienne ; elle a perdu ses cheveux et elle pleure. Dans l'épreuve de beauté qui l'oppose au jour, Sylvie perd du terrain ; le jour lui arrive maintenant au nombril. On dirait une grande marée d'équinoxe qui monte et qui monte, et qui menace de submerger tout ce qu'il y a d'humain en sa personne.

*

C'est dimanche. Je suis étendu dans mon lit et je regarde décembre qui souffle sa neige grise aux fenêtres. Aujourd'hui, ce sera un peu comme une fête macabre :

toute ma famille viendra, je les attends d'une minute à l'autre. Ils tourneront bientôt le coin, au bout du corridor, et on ne verra que des sacs de cadeaux sur deux pattes. Ils cogneront doucement à notre porte et s'étireront le cou. Ils souriront en me voyant sourire, puis ils entreront en traînant une longue queue d'air froid, avec l'odeur de l'hiver mêlée à leurs cheveux. Maman sera vraiment belle ; je vois ses boucles d'oreilles en forme de paon, son foulard fuchsia, et, déjà, il me semble que son parfum citronné chasse l'odeur des médicaments. Elle aura les mains chaudes et les yeux mouillés. Papa sera à son bras, bien cravaté, un peu amaigri, beau et frais comme un jeune marié, les mèches domptées. Il me dira bonjour, tout bas ; il aura un chat dans la voix. Ma sœur et mon frère ne seront pas bien loin derrière. Ils déposeront les manteaux sur ma chaise roulante. Myriam m'embrassera sur la joue droite et Bruno me regardera droit dans les yeux, sans bouger. Ils salueront mes copains malades et s'assoiront sur mon lit. Pendant que Myriam m'aidera à déballer les cadeaux, maman me frottera doucement les pieds, papa me placera les cheveux et Bruno me regardera droit dans les yeux, sans bouger. Nous parlerons de la rivière, au chalet, qui réfléchit en m'attendant ; de mon équipe de hockey, qui gagne sans moi devant le filet ; de mon chien Voyou, qui dort au pied de mon lit vide et qui me cherche dans toutes les garde-robes... Puis ils me toucheront le visage, les mains, avec beaucoup de délicatesse, comme si j'étais un vase de cristal. Ils voudront que je me sente précieux, mais je me perdrai dans leurs bras trop nombreux. Je serai solitaire comme un joyau. Et une voix s'élèvera dans ma tête, une voix mauvaise venue du milieu de moi.

Je lèverai ensuite les yeux vers ma mère et je penserai : « Maman, je t'en supplie, garde tes larmes pour ton autre fils, car je n'en vaux pas la peine. Tu crois me connaître parce que tu m'as conçu, porté, enfanté et

nourri au sein, mais tu ne connais pas la pauvreté de ton lait. Les archanges t'ont trahie ; je suis pourri à l'intérieur, c'est écrit dans les épîtres. Jésus m'aime pour mes péchés comme si je n'avais de valeur qu'à travers eux, mais je ne suis pas pécheur. La Bible me menace, mais je n'ai jamais commis le mal. Je n'ai fait que naître, et je ne fais que vouloir vivre avec le peu que les étoiles m'ont donné. Si Jésus n'avait pas su multiplier les pains et les poissons, il les aurait volés comme j'ai volé des pommes, un jour, parce que j'avais faim. Je ne suis pas moins parfait que Jésus ; je suis seulement moins puissant. Suis-je pour autant son oiseau de malheur ? Mais je ne veux pas que tu pleures, pauvre maman ; je veux que tu fasses provision de tes larmes pour le jour où mon chien Voyou se fera écraser par un ivrogne. »

Je regarderai mon père et je penserai : « Papa, je n'ai jamais su qui était cet être étrange qui se cache au fond de moi. J'ai peur de ce qui est enterré dans ma tête ; je suis quelqu'un que je n'ai jamais vu nulle part. Je viens de toi, et toi tu viens d'un enclos de flammes où brûlent des corps nus, et tu y retournes, mais je t'abandonne. Un homme dément parle par ma bouche, mais au lieu de le tuer, je l'écoute et je trouve qu'il a raison. Je te regarde comme j'ai regardé les belles images saintes de mon enfance : je t'aime, mais je ne veux pas de toi. Je t'ai préféré un cancer des os. Je ne sais pas ce que j'ai pensé... »

Je regarderai ma sœur et je penserai : « J'ignore le nom des vents qui soufflent en toi et qui te font vivre. Tu es lointaine comme une étrangère ; ta tête est en chiffon. Tu bouges devant des décors de carton, tu es une marionnette à gaine. »

Je regarderai mon frère et je penserai : « Tu es jaloux, car tu voudrais souffrir plus que moi. Dans tes plus beaux rêves tu te vois malade, agonisant, et les filles admirent ton calvaire, mais tu es trop lâche pour prier

Dieu de t'envoyer un vrai cancer. Tu n'es qu'un petit romantique : tu ne sais pas ce que c'est que d'ouvrir l'œil, le matin, en ayant encore ce vieux réflexe de bonheur, puis de se rappeler soudainement que l'on est condamné. J'ai lu dans les lignes de ta main à ton insu : tu crèveras de ta belle crevaision, perdu au milieu d'un lit d'institution vaste comme une banquise, et tu penseràs à moi, moi le héros que tu auras tant envié. »

Mes proches sont des pauvres innocents. J'éprouve pour eux beaucoup de pitié, car ils ne savent pas que le monde des apparences les trompe : s'ils m'aiment, ce n'est pas parce que je suis moi-même, mais parce que je suis leur reflet. S'ils sont à mon chevet, ce n'est pas parce que je meurs, mais parce que meurt une parcelle d'eux-mêmes. La preuve : si je n'étais pas eux, ils se ficheraient de moi comme ils se fichent de n'importe quel mourant et ils fuiraient les hôpitaux, mais pourtant je serais toujours moi-même, avec la même hanche pourrie et le même cancer. Faudrait aimer tout le monde : les caïds, les mongoliens, les lépreux, les musulmans, les violeurs, les athées, les héroïnomanes, les pédérastes, les nazis, les prostituées... Ou alors faudrait aimer personne, sinon c'est de l'humanité mi-figue, mi-raisin ; c'est un demi-soleil au-dessus des hommes égarés, un demi-ciel constellé de métastases. On pardonne tout ou on ne pardonne rien, mais, si on pardonne, il faut savoir que c'est un engrenage ; l'engrenage du pardon. L'amour pur n'a rien à faire avec la raison parce que tout le monde est aussi quelqu'un d'autre, moi le premier : je n'ai jamais été le petit ange que l'on croyait. Je suis un mutant au cœur minuscule comme une fraise sauvage ; je mérite toutes les saloperies qui me tombent dessus. J'ai des douleurs dans les flancs ; je sens que ma hanche s'effrite comme de la craie et qu'elle m'emporte doucement vers les ténèbres. Ça vaut bien un dernier poème con :

*Je pars sans y croire,
je m'éteins
sans avoir flambé,
comme un bâton d'encens
qui pue
la messe des morts.*

Je répète sans cesse ces derniers vers tristes parce que la Faucheuse n'est pas syndiquée ; elle n'a pas de quart de travail et peut descendre du ciel quand bon lui semble. Ce n'est pas comme les pères Noël dans leurs hélicoptères.